Mélodie Miller

Nuit

Copyright ©2023 Mélodie Miller

Sakura Editions

Tous droits réservés.

ISBN :

Vous croyez que les gens sont tout bons ou tout mauvais ! Vous croyez que le bien, c'est la lumière. Et que l'ombre, c'est le mal. Mais où est l'ombre ? Où est la lumière ? Où est la frontière du mal ? Savez-vous si vous êtes du bon ou du mauvais côté ?
Henri-Georges Clouzot, *Le Corbeau*

Que les femmes se taisent dans les assemblées, car il ne leur est pas permis d'y parler.
1 Corinthien 14 : 34

En hommage à Bruce Willis

Prologue

Paris

Dimanche 9 mai 2027

« Une femme élue pour la première fois à l'Élysée ! Avec 59,63 % des suffrages exprimés, Elisabeth Debaumont emporte la présidentielle. »

La nouvelle était tombée comme un couperet. Dans les toilettes, la tête entre les poings, Paul Lambert hurlait sa rage. Depuis des semaines, les sondages le donnaient favori.

Jusqu'à l'avant-veille…

L'avant-veille des élections, la photo prise quelques semaines plus tôt au Mali avait envahi les réseaux sociaux. Seul, face à une dizaine d'enfants squelettiques, dans ce pays dévasté par la sécheresse, on le voyait avaler un hamburger. « Il dévore pendant que des enfants meurent, ne laissez pas ce monstre gouverner », avait-elle tweeté.

La colère l'étouffait. Il aurait voulu s'isoler. Mais c'était impossible. Dehors, ses électeurs l'attendaient. Paul Lambert le savait, il n'avait rien à se reprocher. Il était en déplacement privé en Afrique. Il avait passé la journée dans un camp de réfugiés. Il n'avait pas mangé depuis 24 heures.

Qu'aurait-il pu faire ? Cette photo avait été repostée partout, accompagnée de sa pique favorite : « Vous, les politiciens, ne pensez qu'à vous et au pouvoir alors que nous, nous travaillons pour le peuple ». Après sa victoire à la mairie de Paris, puis au parlement européen, elle l'avait de nouveau rabaissé. Il était le mâle insensible. Et elle, la sauveuse…

Il l'aurait supprimée, s'il avait pu. Très lentement. Pour qu'elle souffre autant que lui. Qu'elle implore en vain sa pitié. Pour continuer sa route, enfin libéré de cette adversaire inflexible.

Odile, son assistante, frappa à la porte. Il se redressa. « C'est bon, j'arrive. Lancez la musique ».

Il se tenait maintenant au pupitre, face à ses militants consternés par la défaite. Elle l'avait publiquement humilié. Il reprit ses esprits, tenta un sourire et parvint à s'écrier : « Mes amis, merci pour votre soutien. La bataille est perdue, mais la guerre ne fait que commencer. Nous vaincrons, je vous l'assure ». Un tonnerre d'applaudissements accompagna ses derniers mots.

Il rentra seul chez lui, abattu. Personne ne l'attendait. Sa femme l'avait quitté, des mois plus tôt, jalouse de ses campagnes et du temps passé sur la route. Il était las de ces combats, de cette comédie. Il était ivre de fureur contenue et sa tête lui faisait mal. Il porta la main à son cœur. Il avait besoin

d'air. Ces derniers temps, il peinait à respirer. Il desserra sa cravate. Il chercha un mouchoir dans sa poche.

Ce papier n'y était pas ce matin… Il en était certain.

La lettre d'amour d'une militante ? Il en recevait des dizaines par semaine. Il la déplia sans y faire attention. Un numéro de téléphone. La photo d'une connaissance.

Quelques mots qui le troublèrent. *L'homme est le plus fort.*

Il étouffait, il suffoquait. Il fallait qu'il respire.

Il tituba jusqu'à la fenêtre. Il l'ouvrit péniblement. Il se pencha pour prendre l'air.

Ils étaient là, tous. Et ils l'attendaient.

1

Paris

21 décembre 2035, 19 h 30

Des pas le suivaient. Un léger, un autre plus lourd. Ce dernier claudiquait, comme gêné par le poids de quelque chose. Ou de quelqu'un qu'il aurait traîné derrière lui. Ou porté peut-être ? Impossible de l'affirmer. Le son manquait de précision. Neil avait compté les adversaires. C'étaient les deux survivants. Des coriaces.

À sa droite se dressait un mur de pierres, tout en longueur. Le mur du village d'Erebol, le dernier sanctuaire. Il devrait parcourir vingt enjambées avant de rejoindre la maison du gardien des âmes. Il lança mentalement le décompte. 20, 19, 18… S'il ratait le passage, les autres se jetteraient sur lui aussi vite. Il inspira et relâcha la pression.

Vas-y, tu peux le faire, tu connais la map par cœur !

De là, il obliquerait vers la droite pour atteindre l'abri repéré, le marais des libellules. Ses poursuivants ne plongeraient pas. Les joueurs cyborgs détestent l'eau. Il les avait reconnus au clic de leur arme. Il devait se dépêcher. Dans quelques minutes, l'étau se resserrerait. Et son temps de vie, dans ce jeu, prendrait fin.

Le tracé bien en tête, il s'élança sur le chemin. Il se concentra sur les sons. Sous ses pieds, cela faisait *crac*, un bruit distinctif, celui des feuilles séchées écrasées. C'était le sentier des marécages. Il y était presque. Dans sa tête, la carte s'affichait sous forme de droites et de courbes très précises. Un exercice de mémoire dans lequel il excellait. Il sourit, content de lui. Il avait hâte d'en finir. Ses spectateurs lui feraient un triomphe. Dans ce monde virtuel, il deviendrait le meilleur, il en était sûr.

Arrête, reste focus, il faut tenir, encore un peu !

La musique changea de façon imperceptible. Il venait de dépasser le point de non-retour. S'il tombait ici, il ne pourrait pas revenir en arrière. Ses paupières tressaillaient. Il mordit sa lèvre, aux aguets, à l'affût du moindre signal.

Quand soudain…

— Neil, à taaaable ! cria sa mère.

Il sursauta, mais ne répondit pas. Cette partie comptait pour le tournoi le plus décisif de la saison. Il était déjà qualifié dans le top 3. Aveugle et à seize ans seulement, il combattait aux côtés de joueurs expérimentés et voyants. Il inspira longuement, il ne fallait pas se déconcentrer. Il refit le vide dans sa tête. Il ne devait rien louper. C'étaient ses dernières minutes.

L'air s'opacifia. Il était de nouveau dans le jeu, à 200 %, prêt à en découdre avec l'ennemi. Dans son casque, les bruits de pas s'intensifiaient. Soudain, il entendit un grincement distinctif, celui d'un fusil que l'on charge. Instinctivement, il poussa le *joystick* vers le bas. Le sifflement de la balle rasa sa tête. Ouf, elle l'avait manqué de peu. Il reprit sa course, trois pas, puis deux, puis un. *Bim* fit le son, indiquant la maison du gardien. D'un mouvement sec, il obliqua vers la droite. Il n'avait plus besoin de compter. Le marais des libellules se trouvait droit devant. Encore quelques secondes et il serait sauvé. Au moment où il entrerait dans l'eau, il aurait gagné.

Mais Max, le joueur cyborg au pas léger, suivait juste derrière.

Neil l'entendit dégoupiller une grenade, sa dernière si ses comptes étaient bons.

Tes comptes sont toujours bons, fais-toi confiance !

Il se jeta à terre sur la droite, à l'exact opposé d'où la goupille avait fait *pschiiitt*, roula sur lui-même, ajusta son arme et tira face à lui. Le bruit singulier d'un corps qui explose sous l'assaut résonna dans ses oreilles.

Yes ! Adieu, Max !

Restait Pika, le grand vainqueur de la saison dernière. Au fil des parties, ils avaient sympathisé. Mais l'heure n'était plus à l'amitié.

Désolé, frère, pas l'intention de te laisser gagner !

Pika traînait un fardeau derrière lui. Cela le ralentissait et faisait *flooooc* sur le sentier. Pourquoi ne le lâchait-il pas ?

Neil réfléchit un quart de seconde avant de comprendre. *La malle à munitions d'Elebor*. Pika avait choisi de s'encombrer de cet objet pour se charger en vies supplémentaires.

Malin !

Pika était un joueur redouté, brillant en attaques, précis dans ses coups. Il visait loin. Un vrai sniper, c'était son atout majeur.

Mais t'as aucune mémoire, mon pote ! Comment t'as fait pour oublier l'étang ?

Neil actionna la manette vers le haut, pleine puissance. Il sprintait maintenant à vitesse maximale, droit devant lui. Pika était trop éloigné pour l'atteindre, la malle l'avait ralenti.

Mauvais choix !

Neil volait vers la victoire. C'était un sentiment jouissif. Sa poitrine se gonflait. Il avait l'impression de flotter dans les airs. Dans la vie réelle, il aurait pu sentir le souffle du vent sur sa peau. Dans le jeu d'Elebor, il entendait le son de l'air et des balles rasantes, un chuintement très particulier. Il ne voyait rien, cela le rendait encore plus attentif, encore plus fort.

Au moment où il entra dans l'eau, Pika dégaina ses dernières cartouches. Mais c'était trop tard. Neil avait déjà rejoint l'abri, auprès des libellules et des fées des marais.

Il avait gagné ! Premier joueur aveugle de tous les temps sur un jeu conçu pour les voyants. Il avait bien fait d'acheter ce nouveau *skin*, un costume de lumière pour un jeu dans les ténèbres. Même sans le voir, il savait qu'il lui avait porté chance.

Yooooooo !!! hurla-t-il en ôtant son casque.

Les cheveux ébouriffés, les joues rosies par la tension, il déboula dans la cuisine.

— Maaaaaa, c'est bon !

À seize ans, Neil était presque un ado comme les autres. Jean baggy trop grand pour lui, baskets jaunes, sweat-shirt à capuche orné de motifs japonais, il fonça sur sa mère qui vidait le lave-vaisselle, l'enlaça dans ses bras et la fit voler dans les airs.

— Attention, je t'ai déjà dit de ne pas courir comme ça. Un jour, tu te cogneras sur le mur, plaisanta-t-elle.
— Zéro chance, tu fais tellement de bruit quand tu ranges les assiettes. Tu me prends pour un vieux sourd ou quoi ? T'inquiète, je peux me débrouiller.

Mathilde, sa mère, déposa un baiser sur sa joue.

— Bravo, c'est fantastique, je suis fière de toi, dit-elle émue.
— T'as suivi la partie ? T'as vu la course finale ?

Oui, elle avait suivi. Oui, c'était fou, à peine imaginable, même.
— J'ai vu et je t'ai entendu hurler !
— Ah ah, je les ai défoncés ! Pika va me détester pour le restant de sa vie.
— Possible, en attendant, va te doucher, tu pues, mon chéri !
— Okay, Ma, on mange quoi ce soir ?
— Des gnocchis, ça te va ? On regardera le *Planethon* ensuite.
— Nickel.

Neil fonça vers la salle de bains, à peine une main posée sur le mur.

Mathilde ferma les yeux, le cœur lourd d'émotion.

Ce matin, elle avait rangé l'appartement, à la recherche d'un document pour refaire ses papiers d'identité. Elle était tombée sur l'album de naissance de Neil. Au milieu des photos et des rapports médicaux, elle avait retrouvé le poème qu'elle lisait, enceinte, dans les bras de son fiancé. C'était son préféré.

Si tu peux voir détruit l'ouvrage de ta vie
Et sans dire un seul mot te mettre à rebâtir,
[…]
Si tu peux rencontrer Triomphe après Défaite
Et recevoir ces deux menteurs d'un même front,
[…]
Alors les Rois, les Dieux, la Chance et la Victoire
Seront à tout jamais tes esclaves soumis,
Et, ce qui vaut mieux que les Rois et la Gloire

Tu seras un homme, mon fils.[1]

C'était tellement loin, tout ça. Seize ans… une éternité !

Mathilde se mordit les lèvres.

Son fils ne pourrait jamais voir et son fiancé avait disparu.

[1] *If* (« Si »), poème de Rudyard Kipling.

2

Paris

21 décembre 2035, 19 h 45

Paul Lambert avait quitté le bureau plus tôt qu'à l'accoutumée, sous le regard préoccupé d'Odile, son assistante parlementaire. Il n'avait pas pris le temps de la prévenir. Cela n'était pas dans ses habitudes. Depuis plusieurs mois, elle le trouvait changé. Il était fatigué, distrait, comme absent. Ses crises d'asthme avaient repris, encore plus violemment qu'à l'issue de cette fâcheuse soirée du mois de mai 2027.

Elle n'avait rien oublié de cette nuit si particulière. Elle se rassit à son bureau et rangea ses dossiers, tout en essayant de se concentrer. Mais, devant la photo de son patron, les souvenirs ressurgirent.

C'est elle qui avait choisi son costume, comme d'habitude, le bleu cintré, avec la chemise blanche à fins liserés. Il était bel homme, il avait du charisme, la mâchoire forte, le regard acéré. Professionnellement, elle était tombée amoureuse de lui, au premier regard. Elle n'était pas la seule.

Paul Lambert avait gravi les échelons du pouvoir étonnamment vite. Toutes les portes s'ouvraient devant lui, son charme opérait partout et il était doué en négociation. Il avait rapidement constaté qu'être député ne lui suffisait pas, il voulait plus. Ministre des Affaires étrangères aux côtés du Président sortant, il avait noué des alliances utiles.

Ce soir de mai 2027, Odile se tenait prête, au QG, avec le discours de victoire finalisé dans la matinée. Toute la journée, elle avait trottiné de son pas rapide. La fin de campagne s'annonçait serrée, à cause de cette photo. Il était tendu. Elle l'avait rassuré : « Faites confiance au discernement des électeurs ». Mais, au fond de lui, il savait déjà… Elisabeth Debaumont aurait tout fait pour gagner. Une adversaire impitoyable.

À la communication des résultats, Odile était entrée dans sa suite privée. Il avait vacillé. Il s'était absenté un moment puis était monté sur l'estrade, digne sous les applaudissements des militants. Il avait prononcé son dernier discours d'une voix cassée. On sentait son souffle lui échapper. Il avait fermé les yeux pour se reprendre. Lorsqu'il les avait rouverts, son regard était glaçant. « La bataille est perdue, mais la guerre ne fait que commencer. Nous vaincrons. Je vous le promets, mes fidèles amis », avait-il conclu, en frappant du poing sur son pupitre. Il avait cherché du regard ceux qui, dans l'assistance, avaient pu oser un instant ne plus croire en lui. Puis, il avait quitté la salle pour rejoindre son appartement.

Tard dans la nuit, il avait cherché à la joindre. Assoupie sur le canapé du salon, son téléphone en mode avion, elle n'avait rien entendu. Au réveil, elle avait constaté qu'il l'avait appelée, à plusieurs reprises, tout au long de la nuit, sans déposer de message. Elle se sentait honteuse de l'avoir laissé rentrer seul. La défaite avait été particulièrement injuste. Il s'était battu jusqu'au bout et, au dernier moment, cette histoire de photo avait tout renversé.

Le lendemain matin, en déposant un café sur son bureau, elle avait réalisé qu'il y était passé dans la nuit. Son ordinateur portable n'était plus là, son agenda électronique non plus. Elle l'avait attendu toute la journée. Dans la soirée, inquiète, elle s'était résolue à l'appeler. Le message sur le répondeur n'était pas le sien. Une voix qu'elle n'avait pas reconnue indiquait que ce numéro n'était plus en service. Elle avait réessayé, en vain, à plusieurs reprises. La semaine s'était écoulée ainsi, sans lui. La presse voulait le rencontrer. On s'étonnait de sa disparition subite. Les gros titres ne parlaient que de ça : sa défaite et son absence inexpliquée.

Puis, il avait refait surface, le lundi suivant. Le souffle lui manquait encore, mais ses yeux brillaient d'un éclat nouveau. À l'époque, elle avait soupçonné une rencontre imprévue, voire une liaison amoureuse. Mais il n'avait rien laissé percer, pas même à elle, Odile, la fidèle des fidèles. Vexée, elle l'avait boudé quelque temps, puis le quotidien avait repris le dessus. Les présidentielles perdues, il fallait passer à autre chose, organiser l'opposition pour les législatives.

Il s'était remis au travail de plus belle, s'enfermant de longues heures, seul dans son bureau. Lorsque le téléphone sonnait, il se précipitait pour répondre sans rien lui commenter. Il s'absentait plus souvent. Ces derniers mois, elle l'avait peu vu. Il voyageait beaucoup, la délaissant. Elle le trouvait soucieux, tendu, concentré. Concentré, c'était ça le mot. Il s'était replié sur lui-même, concentré sur un objectif qu'elle ne connaissait pas encore. Elle savait bien qu'un jour, il lui raconterait mais tout de même, elle travaillait pour lui depuis tant d'années, elle aurait mérité un peu d'attention, *n'est-ce pas* ?

Ce soir, il était parti plus tôt que d'habitude, sans un mot d'explication. Et Odile détestait ça. N'était-elle pas toujours là, elle ? À son poste, semaine et week-ends inclus. Elle l'attendait pour l'épauler. Elle trouvait les mots pour l'apaiser. Elle organisait sa vie sans le questionner. Elle lui consacrait tout son temps. Mais, depuis sa défaite, il l'impliquait moins. Elle était souvent seule. Elle ne comprenait pas qu'il la délaisse tant.

À 20 heures, sans nouvelles de lui, elle décida de rentrer. Elle ajusta son long manteau beige, serra son carré en soie autour du cou et attrapa la clé dans son sac pour fermer derrière elle. Il faisait nuit déjà. Et à 21 heures, elle avait prévu de regarder le *Planethon*.

3

Planète Terre

Ce 21 décembre, quand la crise a commencé, personne ne s'est vraiment inquiété. Depuis des années, les revues scientifiques annonçaient : « Attention, la Terre arrive à la fin de ses possibilités », « Économisons nos énergies », « Pensons à nos enfants »

Sous l'impulsion des jeunes, le mouvement *solarpunk*[2] avait pris de l'ampleur. Il permettait de se projeter dans un futur positif, en harmonie avec la nature et l'humain. Il s'agissait de développer des cités-jardins solidaires, de recycler plutôt que de consommer et de partager au sein de communautés. Paix, durabilité, et beauté, c'était un nouveau monde imaginé par des architectes[3] et des cinéastes[4]. « Une utopie », se moquaient les anciens. « Un nouveau narratif de notre futur », répondaient les jeunes.

Tout au long des dernières campagnes présidentielles, en France, aux États-Unis, en Angleterre et même en Chine, la politique s'était féminisée, plaçant le social et l'environnement au cœur des débats. Menés par des présidentes combatives et des leaders verts, les gouvernements avaient lancé de vastes programmes écologiques. Il y avait tellement de retard à rattraper.

Les anciens ténors politiques avaient été relégués à des positions secondaires. On leur avait reproché leur arrivisme, un capitalisme effréné, leur manque de morale et des ambitions financières. Des affaires de corruption et d'intérêts occultes avaient été révélées, des histoires d'emplois fictifs, de financements illégaux commandités par d'ex-présidents ou premiers ministres.

Les prisons avaient dû se doter de structures VIP pour accueillir ces politiciens d'un ancien monde. Les avaient rejoints, dans leur cellule dorée, quelques magnats du pétrole. Après des années de hausse ininterrompue liée à un déclin fulgurant des ressources, l'or noir avait chuté et ses patrons avec.

Des budgets importants avaient été votés pour investir dans le futur. Les ressources avaient été réallouées. Depuis la fin de la guerre en Ukraine, l'armement n'était plus une dépense prioritaire. Les énergies renouvelables étaient privilégiées au détriment du pétrole et du charbon. La pollution industrielle était taxée. L'eau était économisée et l'agriculture biologique valorisée.

Le mot consommation était devenu tabou. On prônait le retour à une vie frugale et des valeurs spirituelles et solidaires. Ce concept de *new life* s'était imposé avec vigueur aux États-Unis, dans les

[2] Le *solarpunk* encourage une vision optimiste de l'avenir. Il englobe une multitude de médias tels que la littérature, l'art, l'architecture, la mode, la musique et les jeux. Le mouvement *solarpunk* se distingue par une plus grande importance donnée à l'énergie renouvelable et aux changements de société permettant d'en accélérer l'utilisation. Cette vision positive englobe ainsi des changements culturels à des échelles plus importantes comme l'agroécologie, l'urbanisme durable ou les communautés d'énergie renouvelable.

[3] Stefano Boeri, Vincent Caillebaut inventent les bio-villes de demain. Ils conçoivent des écoquartiers à l'allure futuriste en y intégrant autant que possible les énergies renouvelables et l'agriculture urbaine.

[4] Co-fondateur du studio Ghibli, le réalisateur japonais Hayao Myazaki est l'une des références esthétiques majeures du *solarpunk*.

milieux favorisés. On y apprenait l'art du jeûne, la technique du recyclage, les règles de la survie sans dépenser.

Dans cette lignée avait démarré « l'objectif 5 heures » : cinq heures d'électricité par jour et par famille. Les énergies renouvelables ne disposant pas encore d'une autonomie suffisante, on s'entraînait à économiser. Les logements étaient tous équipés de compteurs d'énergie. Au-delà des cinq heures journalières, le courant s'arrêtait automatiquement. C'était une mesure à la fois drastique et nécessaire.

Mais, pour être honnête, un grand nombre d'esprits vindicatifs s'en moquait. On vivait dans un monde incohérent, les uns ne jurant que par la sauvegarde de la nature ; les autres se délectant d'excès.

La planète se réchauffait. Tant mieux ! On allait pouvoir profiter de la plage plus longtemps. Adieu les hivers glaciaux, vive le bikini permanent ! Des îles disparaissaient avec la fonte des icebergs. Et alors ? On construisait, sous l'eau, ou au sommet des montagnes, des hôtels pour touristes fortunés. Cela devenait un loisir de plonger au milieu des épaves de villages engloutis. Des industriels y faisaient fortune et ne comptaient pas s'arrêter de sitôt.

On assistait à un phénomène paradoxal. Le nouveau monde politique avait enfin décidé d'une politique environnementale. Mais les populations, accablées par les problèmes quotidiens du chômage, du pouvoir d'achat et de l'insécurité, ne suivaient pas aussi vite que voulu. On recrutait des porte-parole venant du cinéma ou de la musique. Ils endossaient la tenue de « l'éco-citoyen » envahissant les réseaux sociaux pour expliquer le bien-fondé des actions menées par les politiciennes.

Le problème, c'est qu'à force d'être prévenue, l'humanité s'était forgé une carapace d'acier. Un ouragan ? Un cyclone ? Un tsunami… encore ? C'est au premier, en Thaïlande, que le choc avait été terrible. Le monde avait pleuré les villages dévastés. Mais, comme prédit, le nombre de catastrophes naturelles n'avait cessé d'augmenter. Aujourd'hui, cette succession tragique n'affolait plus que les populations des zones exposées. La majorité du reste du monde essayait de ne pas y penser. La planète s'était habituée à vivre au rythme de ses soubresauts.

Quelques chaînes de télévision avaient même installé des caméras sur les lieux sensibles. Plusieurs émissions se disputaient ainsi l'audience de milliards de spectateurs fascinés par la mort en direct. On n'avait pas trouvé mieux depuis la nuit des temps pour générer de l'audience. Les accros de l'émission n'auraient pas supporté de continuer sans. Ils se délectaient de la misère qu'ils dégustaient, tranquillement affalés sur des sofas en cuir blanc. Ils justifiaient leur amour morbide du sensationnel en arguant de la liberté de la presse et du droit à l'information.

Sans compter qu'à force de dire que la fin était proche, certains avaient sombré dans un état de tant qu'à mourir bientôt, autant vivre à fond. Au marché noir avait fleuri une armada de groupes électrogènes indépendants que les compteurs gouvernementaux ne décelaient pas. Alors, chacun y allait de son fantasme d'avant la fin du monde… Les grands enfants riches avaient fait installer des trains électriques, répliques miniatures des anciens TGV, qui tournaient nuit et jour autour de l'appartement. Les adeptes de la nuit n'en finissaient plus de danser sur des airs de techno. Les routards fortunés enchaînaient les avions pour visiter à toute allure ce qui restait du globe.

Dans ce délire de contradictions émergeaient les voix des extrémistes écologistes. « L'homme détruit la planète et les autres espèces. L'homme est un terroriste pour le reste du monde. Il doit être puni pour ses crimes ». On opposait l'homme et la Nature, l'homme et les animaux. Ces théories martelées sur les réseaux avaient conduit à des actes meurtriers.

Certains groupuscules, en effet, clamaient que la planète ne supporterait pas la hausse continuelle de la population. En 2035, on comptait 9 milliards d'habitants contre 6 milliards en 2010. La population s'était dramatiquement urbanisée au détriment des espaces verts et des déserts. Cela devenait insupportable pour les ressources humaines. Il était temps d'aider l'humanité à s'autoréguler. Il fallait arrêter de protéger les populations mourantes. Le cycle naturel de la vie devait reprendre son cours libre. Tuer et être tué…

On aurait dit que le monde entier s'enivrait des malheurs à venir.